

Journal de Rouen

1936

# LES LIVRES ET LES HOMMES

— NOUVELLES PAGES DE JOURNAL (1932-1935) par André Gide (N. R. F.).  
— RETOUR DE L'U. R. S. S., par André Gide (N. R. F.). — GENEVIÈVE,  
par André Gide (N. R. F.).



L'adhésion d'André Gide au communisme pouvait paraître à certains formelle et définitive d'autant plus que Gide, il le soulignait, en avait perdu le goût de la littérature pure. « Comment oser encore parler d'art aujourd'hui? Plutôt cesser d'écrire que taire ce qui surtout gonfle mon cœur... L'extraordinaire effort de la Russie me distrait impérieusement de la littérature... Le trop vif intérêt que je prends aux événements qui se préparent, et en par-



André GIDE, à l'époque des « Caves du Vatican »  
d'après le portrait par Jacques-Emile BLANCHE qui se trouve au Musée de Rouen

ticulier à la situation de la Russie, me détourne l'esprit des préoccupations littéraires... »

Le renoncement paraissait encore plus absolu; le renoncement à la vie, cela va de soi — « S'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U. R. S. S., je la donnerais aussitôt... » — et, ce qui est plus difficile, le renoncement aux lecteurs : « Ce vieux monde a permis mes livres qui seront jugés trop subtils et trop soustraits aux contingences qui ne peuvent, dans la société nouvelle que j'espère, recruter beaucoup de lecteurs... »

Ce renoncement méritoire accompli, Gide ne résista pas à l'ambition de voir grossir le nombre de ses lecteurs d'une clientèle qui, pour une bonne part, ignorait jusqu'alors son existence et son nom : *L'Humanité* entreprit de donner en feuilleton l'un de ses « récits », *Les Cases du Vatican*. Les braves nouveaux « camarades » du châtelain de Cuverville-en-Caux n'auraient sans doute pas tout à fait compris (ce n'est pas de leur faute) qu'il y avait là, en effet, quelque chose de très « subtil » et de très « soustrait aux contingences ». Auront-ils bien vu que le crime de LaRadio n'avait d'importance et d'intérêt que parce qu'il visait à définir « l'acte gratuit » ?

Il en allait de même pour le renoncement à la vie. André Gide adhéra à la révolution bolcheviste et soupirait après le grand chambardement; il voulait bien en être le martyr. Mais il commençait par demander qu'on veuille bien lui « ficher la paix ». Il ne veut rien, avouait-il, s'il sort de sa tour; qu'on l'y laisse. Qu'on ne lui demande pas « de faire partie d'un Parti ». Il écrivait assurément : « De nouveaux titres de noblesse, de nouvelles formes de sainteté, de dévouement, d'héroïsme, voilà ce dont nous avons besoin »; mais, ailleurs, il se plaignait à Barbusse qu'on l'ait annoncé comme devant participer à une manifestation publique : « J'ai écrit déjà à ce sujet pour protester à neuf de ma sympathie, *tout en maintenant mon abstention*. Persuadez-vous, persuadez vos amis, que je ne veux rien que dans la solitude et que c'est de loin (la lettre vient du château de Cuverville) que je peux le mieux et le plus efficacement aider à une cause qui me tient au cœur, comme à vous ». Et tout en proclamant sa sympathie pour la révolution soviétique, il refusait absolument de s'enrôler, de s'engager, de se gêner pour elle. Il est assés « compromis » : il veut que sa plume reste libre, elle deviendrait stérile autrement...

N'était-ce pas vraiment gôdien cet acte de foi suivi aussitôt de recul et de reprise ?... André Gide n'a jamais pensé ni agi autrement. Il ne s'est sans doute jamais livré à fond et définitivement que dans le corydonisme. Ses « oui » et ses « non » emmêlés sur les questions et les attitudes essentielles, avec un talent, une souplesse, une malice froide — « Inquiéter, tel est mon rôle ». « Si je n'affirme pas davantage, c'est que je crois l'insinuation plus efficace » — ses refus d'être porté par une

Vérité, par une certitude, ont troublé bien des jeunes hommes et désorienté quelques vies.

Fallait-il donc tant craindre — ou tant espérer — de sa nouvelle ferveur ?

Un débat public fut institué le 23 janvier 1935, rue Visconti, à l'Union pour la vérité. Il eut le plus large retentissement. Les journaux en parlèrent; les revues rapportèrent certains des propos qui y avaient été échangés, et la « conversion » d'André Gide qui avait déjà fait couler pas mal d'encre, en fit couler un peu plus encore.

En ouvrant la réunion, M. Georges Guy-Grand remarqua : « Pendant bien longtemps on a pu croire qu'André Gide n'apportait pas de solution, qu'il n'en voulait pas apporter. Il passait essentiellement, à tort ou à raison, pour être celui qui ne se fixe pas, qui ne choisit pas. Et tout d'un coup il a choisi... » En réalité la suite de la discussion, dont le ton ne cessa pas d'être courtois et élevé, devait montrer que Gide avait depuis longtemps, depuis toujours *choisi* (mais choisit-on vraiment l'esprit dont on est ?) et que son adhésion au communisme était un nouvel aspect, momentanément peut-être, de son choix. Georges Guy-Grand lui-même, avant même d'avoir entendu les parties, le notait interrogativement : cette adhésion constitue-t-elle dans la carrière d'André Gide un « commencement absolu » ? Est-elle l'achèvement logique, le couronnement de son œuvre ?

Avec des interlocuteurs comme Henri Massis, Jacques Maritain, Gabriel Marcel, le fond de la question fut vite atteint. Pour Massis, le plus vigoureux et le plus assuré des contradicteurs d'André Gide, le drame intérieur de Gide le débordait jusqu'à être universel : il met en cause les valeurs humaines sur lesquelles notre civilisation — en pleine crise — est tout entière établie. En même temps qu'une large indépendance quant à la question morale « objet de sa gêne incessante comme de son incessante critique », en même temps qu'une certaine libération quant au joug de la famille et au joug de la société — sous prétexte d'affranchir l'individu et d'aller dans le sens de la vie — Gide a plusieurs fois été tenté de rejoindre les autres hommes, de s'agréger à eux et même de faire quelque chose pour eux. C'est à l'heure d'une tentation de ce genre qu'il a paru venir à *L'Action française*, par « besoin d'adhérer — c'est Gide qui parle — pour lutter contre une dissolution ». C'est une semblable tentation qui le poussa vers Péguy et vers Claudel, l'un et l'autre lui proposant des communions, des solidarités, que ne barrait point un insupportable « vertuisme ». En accordant sa foi au communisme, Gide a dépassé le plan moral qui l'obsédait et il a mis en cause la notion de l'homme sur laquelle nous vivons.

Toute cette partie de l'entretien où se heurtaient la conception chrétienne et la conception athée de l'homme et de la vie est toujours à méditer. En dégageant la signification philosophique de la dispute, Ramon Fernandez s'exprimait ainsi : « Nous avons vu s'opposer deux conceptions du destin humain, suivant qu'on croit à l'existence d'un monde surnaturel, ou qu'on croit au contraire que le monde terrestre est l'unique lieu où ce destin doit s'accomplir entièrement ». Il ajoutait : « Il ressort également que le communisme de Gide est la transposition des croyances chrétiennes dans un monde purement humain ».

Et François Mauriac notait à la fin de cet échange d'idées autour de Gide : « Gide nous a servi à tous, pour nous



connaître nous-mêmes. On a l'impression que son œuvre a été pour notre génération une sorte de repère qui a permis à chacun de se situer ».

Ainsi, on le voit, ce que disait, ce que dit André Gide, ce que disaient ses adversaires, avec une haute charité fraternelle, ne nous laisse pas en dehors du débat mais nous force aussi à intervenir pour notre compte et à considérer de quel côté nous vivons, de quel côté nous pensons....

\* \* \*

Les *Nouvelles pages de journal*, datées de 1932-1935, ont été écrites avant

le voyage en U. R. S. S. Elles confirment généralement les préoccupations sociales que les pages précédentes avaient enregistrées. La ferveur — Gide emploie souvent ce mot, il faut bien le répéter — s'est nuancée peut-être d'une curiosité plus impatiente sans que les réserves foncières aient disparu.

La pensée de l'U. R. S. S. est devenue obsédante.

Gide se le reproche et s'en justifie à la fois.

Son œuvre en subit quelque dommage. Le « démon créateur » se retire; chacun de ses livres a été jusqu'à présent « la mise en valeur d'une incertitude »; s'il ne balance plus, s'il accepte, s'il adhère, s'il *croit* désormais, sa force poétique diminue en même temps que sa perplexité.

Le caractère et le rôle de son *journal* en ont été altérés. On y relève cependant encore des notes de lecture — sur Zola, sur Voltaire, sur Racine — on y recueille des regrets à propos de « cette vie errante et disloquée » : « Le seul lieu où il me soit permis de me fixer c'est Cuverville, où j'ai contre moi le ciel et la terre et les hommes, où ma pensée bientôt s'engourdit, où tous les fruits de mon jardin avortent... »; et on y remarque aussi, avec la joie de se sentir plus jeune qu'à vingt ans, la crainte de n'avoir plus le temps désormais — « j'ai soixante-cinq ans passés » — de satisfaire les exigences accrues des désirs et de la volonté.

Le sacrifice consenti à la cause maintenant embrassée ne pouvait pas ne pas l'être. C'est assez d'avoir tant « profité de la misère » des autres; il ne peut plus s'agir de repos ni de mol oreiller quand il y a tant de détresses... « Il n'est presque plus rien en moi qui ne compatisse... Celui qui demeure contemplatif fait preuve d'une philosophie inhumaine ou d'un aveuglement monstrueux... Je ne prends plus mon parti d'être heureux ».

Mais la question déjà n'est plus là et la voici : *La cause vaut-elle le sacrifice ?*

Le sacrifice même que la cause exige a des limites et nous relevons ici plus que des réticences.

« Ce qui m'effraie, c'est que cette religion communiste comporte, elle aussi, un dogme, une orthodoxie, des textes auxquels on se réfère, une abdication de la critique... C'est trop. Je comprends du reste le besoin d'en appeler à une autorité et de rallier les masses autour d'elle. Mais ici j'abandonne; ou du moins si je reste avec eux, c'est que mon cœur et ma raison même me le conseillent et non point parce que « il est écrit... ». Que le texte invoqué soit de Marx ou Lénine, je ne m'y soumettrai que mon cœur et ma raison ne l'approuvent, et si je m'échappe de l'autorité d'Aristote ou de l'apôtre Paul, ce n'est point pour retomber sous la leur... »

« Vous dites que la littérature doit se mettre au service de la révolution. Si elle ne sert pas d'abord la vérité, c'est une mauvaise servante et dangereuse. »

Enfin en admirant l'expérience soviétique, Gide ne cesse pas de s'inquiéter du sort de l'individu au sein et au delà de cette expérience :

« Le rare, l'exceptionnel, l'unique,

